BANLIEUES EN TEXTES : TRADUCTION, ADAPTATION, RÉCEPTION (PRÉSENTATION DOSSIER THÉMATIQUE)

Ilaria Vitali[1]

Dans une étude de 1996, Hervé Vieillard-Baron a souligné que la traduction du mot « banlieue » dans les langues étrangères ne peut se faire sans interrogation critique (Vieillard-Baron, *Les banlieues*, 1996). Si le mot « banlieue » est en soi problématique, il faut bien reconnaitre que les difficultés de traduction ne se limitent pas au terme lui-même, mais engagent la réalité (ou plutôt les réalités) qu'il représente. Définie par Paquot comme un « singulier-pluriel » (*Banlieues. Une anthologie*, 2008), la banlieue est un espace clôt et ouvert, « manifestation d'une culture des interstices et d'une fracture sociale souvent profonde » (Goudaillier, *Comment tu tchatches !*, 2001), que les écrivains et les artistes ont arpenté sans cesse (voir entre autres Vitali, *Intrangers*, 2011 ; Horvath, « Ecrire la banlieue dans les années 2000-2015 », 2016). Après les émeutes qui ont touché les cités françaises à partir de novembre 2005, la banlieue a eu droit à un regain d'intérêt non seulement d'un point de vue socioculturel, mais également artistique. Romans, films et autres ouvrages mettant en scène « la zone » se sont multipliés et, grâce à un marché de plus en plus large et mondialisé, ont dépassé les frontières nationales. Bref, la banlieue, par le biais de sa représentation fictionnelle, est devenue de plus en plus visible et présente hors de l'Hexagone. Dès lors, le problème se pose : comment traduire cette réalité et quels en sont les enjeux ?

À l'image de son titre, cette livraison d'*Atelier de traduction* accueille des contributions critiques concernant les « banlieues en textes » dans un spectre qui va de la traduction à la réception. Les articles réunis soulignent les enjeux traductologiques des ouvrages de fiction centrés sur la périphérie française, en adoptant des perspectives qui embrassent le domaine en question de la théorie à la pratique, en montrant non seulement l'importance des outils critiques, mais aussi la valeur heuristique de l'acte traductionnel. La notion d'adaptation, présente dans le sous-titre du dossier, est ici déclinée dans une perspective aussi bien interlinguale qu'intersémiotique. L'ensemble des contributions montre ainsi une multiplicité d'approches et esquisse un cadre général qui permet d'envisager non seulement les défis de la traduction, mais également, en filigrane, les contours de la réception de ces ouvrages. Comme il émerge de l'ensemble de ces contributions, le rapport entre traduction et réception est osmotique, les deux pouvant se conditionner mutuellement.

Dans le sillage de ces considérations, le dossier s'ouvre par un article consacré à l'un des romans les plus célèbres qui traitent le sujet des banlieues et

[1] Université de Macerata, Italie, ilaria.vitali@unimc.it

BDD-A28206 © 2018 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 19:10:37 UTC)

qui a préparé le voie à d'autres ouvrages de fiction qui constituent aujourd'hui le champ de la littérature dite « urbaine » : *Le gone du Chaâba* (1986) d'Azouz Begag. Signée par Dávid Szabó, maître de conférences HDR à l'Université Eötvös Loránd de Budapest, cette première contribution, intitulée « Un français des cités en herbe : vers une traduction hongroise du *Gone du Chaâba* d'Azouz Begag », propose des pistes pour un traducteur hypothétique du célèbre ouvrage. Au-delà des spécificités traductives du français vers le hongrois, le chercheur met en évidence les caractéristiques linguistiques et stylistiques du roman de Begag qui déterminent les problématiques traductologiques et les stratégies qui pourraient être adoptées par un traducteur dans n'importe quelle langue.

Avec les deux contributions suivantes nous entrons dans le domaine de la critique des traductions. L'étude réalisée à quatre mains par Katrien Lievois de l'Université d'Anvers et par Nahed Noureddine du College of New Rochelle à New York, intitulée « La traduction des arabismes dans *Kiffe kiffe demain* de Faïza Guène », se penche sur l'un des romans les plus étudiés dans le monde universitaire. Après une analyse fréquentielle des arabismes présents dans le roman, les deux chercheuses décrivent de quelle manière ils ont été traités par les traducteurs arabe, espagnol et néerlandais. Dans leur étude, elles tiennent à distinguer les emprunts proprement dits des xénismes, car ces deux cas de figure entraînent des choix traductifs bien différents.

Dans l'article suivant, Giovanni Tallarico, maître de conférences à l'Université de Vérone, nous invite à aborder la notion de « périphérie » au sens large du terme. L'auteur nous amène dans la Picardie d'Édouard Louis, « une région traditionnellement déshéritée » (Blanckeman, « En commencer avec Édouard Louis », 2017), pour analyser la première traduction italienne du roman *En finir avec Eddy Bellegueule* (2014), caractérisée entre autres par une forte normalisation des écarts diastratiques. Une deuxième traduction, commandée par la maison d'édition Bompiani juste deux ans après la parution de la première, nous signale la volonté de l'éditeur de rectifier le tir, en confiant la tâche à un autre traducteur. Cet exemple nous montre les risques d'une standardisation excessive dans le processus traductionnel.

Doctorante à l'Université Sorbonne Nouvelle, Tiffane Levick nous propose, pour sa part, une contribution intitulée « Esquiver l'équivalence en cherchant une universalité crédible : la traduction de *Moi non* de Patrick Goujon ». Après avoir défini les stratégies principales qui peuvent être mises en œuvre par le traducteur, l'auteure fournit des pistes pour la traduction anglaise du roman *Moi non* (2003), réalisée dans le cadre de sa thèse de doctorat. Sa stratégie traductive, motivée par l'observation des traductions britanniques et anglo-américaines d'ouvrages à succès tels que le roman de Faïza Guène *Kiffe kiffe demain* (2004) et le long-métrage *La Haine* de Mathieu Kassovitz (1995), est

BDD-A28206 © 2018 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 19:10:37 UTC)

celle de reproduire une sorte de « parler jeune global » anglais, sans pour autant déplacer le texte dans un contexte « autre ».

Avec l'étude de la soussignée, nous quittons l'espace romanesque pour voir de quelle manière les banlieues apparaissent dans d'autres médias et quelles sont les stratégies qui peuvent être adoptées pour les « traduire ». Consacrée à la bande dessinée numérique *Desperate blédardes* des sœurs d'origine tunisienne Mayada et Maïssa Gargouri, ma contribution s'attache à montrer les enjeux traductologiques posés par les narrations graphiques qui mettent en scène les banlieues. Au-delà des contraintes traductives propre au médium relevées, entre autres, par Zanettin (*Comics in translation*, 2008), se sont surtout les aspects qui touchent aux variations diatopiques et diastratiques qui demeurent problématiques pour le traducteur, qui devra donc y prêter un maximum d'attention.

En passant d'un médium à l'autre, la contribution de Pierre-Alexis Mével, Assistant Professor à l'Université de Nottingham, intitulée « "Hood films" et films de banlieue : étude comparative des dynamiques linguistiques et culturelles du sous-titrage », se penche sur le domaine de la traduction audio-visuelle. À travers une perspective transatlantique, le chercheur met en résonnance la théorie et la pratique du sous-titrage en France et aux États-Unis, en étudiant en particulier les conséquences de l'utilisation du verlan pour sous-titrer le vernaculaire afro-américain et vice-versa. Mével fait ainsi émerger les résonances et dissonances qui se produisent selon les cultures et les approches adoptées, en vérifiant, entre autres, l'applicabilité des concepts de « domestication » et « foreignization » créés par Venuti (*The Translator's Invisibility*, 1995).

L'article qui clôt le dossier, « Des mots du bitume aux maux de l'asphalte. L'auto-adaptation cinématographique de la "banlieuepoétique" de Samuel Benchetrit », signé par Fabrizio Impellizzeri, maître de conférences à l'Université de Catane, nous invite à observer le sujet de la traduction sous un angle différent. Le chercheur décline la notion dans un cadre intersémiotique et nous montre par quelles stratégies Benchetrit a « traduit » son propre roman, *Chroniques de l'asphalte* (2005), dans un long-métrage intitulé *Asphalte* (2015). Impellizzeri développe ainsi une réflexion sur la poétique de l'auteur – qu'il nomme « banlieuepoétique » –, en proposant de nouveaux outils pour analyser l'œuvre de Benchetrit et, plus en général, pour mieux appréhender ce genre d'auto-traduction intersémiotique.

L'ensemble de ces contributions, qui ne prétend pas à l'exhaustivité, offre un panorama des approches critiques qui peuvent être adoptées en abordant les « banlieues en textes », un champ encore peu exploré d'un point de vue traductologique, et qui n'a certes pas révélé toutes ses dimensions et ses potentialités. Ce dossier n'est donc pas à considérer comme une étude définitive, mais plutôt comme une première mise au point d'outils et de

BDD-A28206 © 2018 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 19:10:37 UTC)

ressources méthodologiques et pragmatiques, et surtout comme une invitation à poursuivre – et à systématiser de plus en plus – la recherche dans ce domaine.

BDD-A28206 © 2018 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 19:10:37 UTC)